

## CE QU'ON JOUE ACTUELLEMENT SUR LES SCÈNES PARISIENNES

**Théâtre National de l'Opéra : Guercœur,** tragédie en musique en trois actes et cinq tableaux d'Alberic MAGNARD.

C'est moins une tragédie qu'un admirable oratorio scénique, où passe le souffle puissant des *Béatitudes*. Alberic Magnard, mort pendant la guerre, est aujourd'hui le magnifique symbole de la piété spirituelle de notre pays. On dévaste des territoires, on ne dévaste pas les âmes. Et le magnifique écho de l'émuante spiritualité d'Alberic Magnard attesta de la grandeur de nos destinées. C'était un peu comme les *Croix de Bois* des musiciens que ressuscitait cette représentation d'une œuvre où l'artiste mort à son poste de défenseur du génie français, avait mis le meilleur de soi-même, sa fougue sans cesse révoltée, son lyrisme tumultueux, son mysticisme bouleversé. Son fidèle ami (une amitié comme celle que chantèrent Homère et Virgile), M. Guy Ropartz, autre noble artiste au cœur ardent, à l'art probe, avait terminé en l'orchestrant la partition dévastée elle aussi comme nos régions du front.

Magnard avait écrit lui-même son poème et sa partition. D'aucuns l'ont reproché. Sans doute n'est-il des procédés un peu conventionnels, chers aux grands rhétoriqueurs de notre moyen-âge, il donne une vie propre à des vertus : Vérité, Bonté, Beauté ; mais le postulat de l'oratorio lui-même n'est-il pas d'une cruelle vérité. Il y a un abîme entre le royaume des hommes et celui des élus célestes. Et Guercœur s'en retourne dans l'azur reposant après avoir constaté que sa mémoire et sa personne étaient traitées par celle qu'il aimait et par ceux qui se disaient ses fidèles. Bien avant lui, Périclès avait jugé l'ingratitude des hommes.

Certes, il faut préférer chez Magnard le musicien au dramaturge. Le musicien apparaîtra à certains trop attaché au leit-motiv, à la technique wagnérienne. J'avoue, pour ma part, que cette très belle chose qu'est *Guercœur* n'a fait plus songer à César Franck qu'au dieu de Bayreuth. Chez Wagner le lyrisme déborde de paganisme, chez Magnard il atteint l'azur ; c'est une longue oraison qui monte vers le ciel, un chant de l'âme qui croit, espère, puis se révolte. Et j'en veux pour preuve cette admirable scène où Guercœur pardonne avec des accents sublimes à Giselle, parjure à son amour. Le développement épouse d'une noble sobriété et d'une puissante vérité. C'est la symphonie même des âmes, sans débordement de lyrisme.

A M. Endreze était échu le rôle de Guercœur, qu'il a magistralement incarné. M. Forti a marqué avec force le personnage du tribun Heurat. Mlle Gall a chanté comme l'eût aimé à l'entendre la Vérité, qui avec elle a une voix exquise et cristalline ; Mlle Hoerner est une plaisante Beauté ; Mlle Hoerner une Bonté encore hésitante, mais de qui on peut attendre beaucoup ; Mlle Lapeyrette est une pathétique Souffrance. M. Chereau a mis en scène *Guercœur* avec un goût délicat et une pieuse ferveur, et M. Ruhmann a conduit cet oratorio grandiose avec une prodigieuse maîtrise. Une fois de plus, M. Rouché a su trouver un spectacle qui honore notre grande scène nationale et qui l'honore également lui-même.

vigoureux tempérament dramatique. Le postulat de *L'Heure du Gigolo* est aussi savoureux qu'original. Pour éviter d'être la proie de ses clientes, un danseur professionnel de casino se fait passer pour un adepte de Corydon, ce berger à qui Virgile prêtait de tendres penchants pour ses compagnons ; ainsi les très ardentes danseuses laissent en paix ce maître, qui veut demeurer maître de son cœur et de son corps. Mais il y a dans le bar où se déroule la pièce, un démon des six heures et demie, une marchande d'amour en quête d'une âme sour, d'une âme qui se donnera sans contre-partie en argent... Et voici soudain que redevenant un homme avec toutes ses faiblesses pour les femmes, le professeur de danse se laisse tourner la tête par Eve. Tous deux croqueront le fruit défendu au grand ahurissement d'une petite camarade qui croyait fermement à l'inversion sexuelle du danseur.

M. Pierre Sabatier a traité avec beaucoup de finesse et d'agrément ce petit conte galant très XX<sup>e</sup> siècle et démontré victorieusement que l'embarquement pour Cythère est heureusement éternel.

Mmes Renée Tamary et Sylvaine jouent avec enjouement les rôles de Sury et de Marcelle. M. Marcel Liévin est parfait dans le maître de

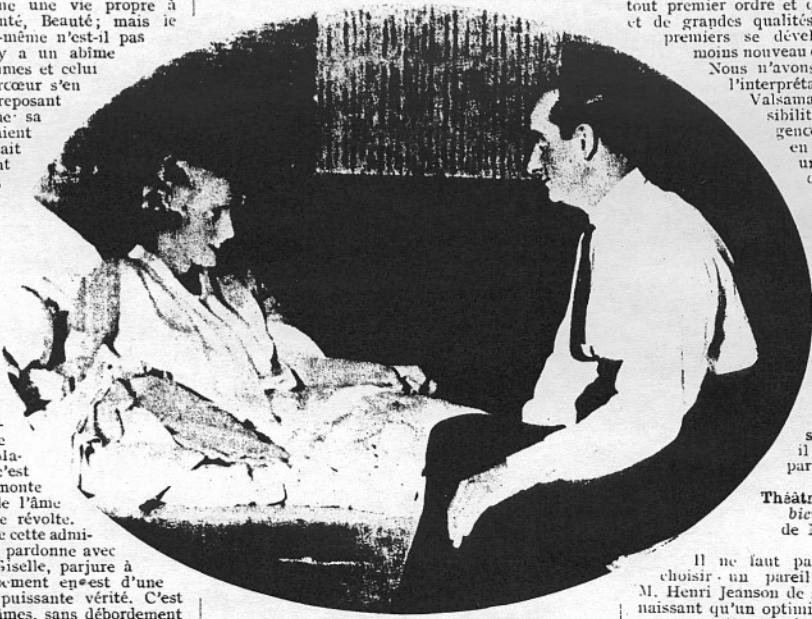
célibataire, Don Juan aux ongles bien faits, issu d'une bonne famille et sur lequel veille une mère aux cheveux poudrés dont les principes changent et dont le ton se maintient égal. Il y a bien un coup de revolver tiré par une petite danseuse sur son ami épaulé ; mais ce coup de revolver délibérément non mortel n'est dû qu'à un désir de publicité et n'érafle que la manche d'un veston. *Le Qu'en dira-t-on ?* est une comédie. Sa morale ? C'est que le monde a de lourdes responsabilités avec ses potins colportés par un besoin malhonnête de tromper l'oisiveté. Des honnêtes femmes comme Marianne Dubois-Maison demeurent fidèles et soumises toute leur vie si des amies bienveillantes ne les obligent à flirter et si leur mari ne se montrera pas réglementairement maladroits. Marianne ne songeait pas à Henri Matignon lorsque sa voisine, Mme de la Barantière l'a fait penser à lui en racontant que tout Paris parlait de leur intimité. Dès lors, il n'y a eu de cesse dans leur entourage que ce potin ne devint une réalité. Marianne subit l'obsession. Henri est séduisant. M. Dubois-Maison, imprudent... Il arrive ce qui devait arriver : une liaison discrète et disciplinée qui avait voulu débuter en roman d'amour...

Sur les trois actes, le meilleur est de beaucoup le dernier, qui contient plusieurs scènes de tout premier ordre et qui dénote un métier sûr et de grandes qualités de dialogue. Les deux premiers se développent sur un rythme moins nouveau quoique plein d'agrément.

Nous n'avons que du bien à dire de l'interprétation féminine. Mme Marie Valsamaki est délicieuse de sensibilité, de grâce, d'intelligence. Elle a joué son rôle en très grande artiste, avec un sens des nuances délicat et charmant. Mme Suzanne Berni a eu de l'abattement, Mme Andrée Méry une compréhension remarquable de son personnage, et Mme Jeanne Mirande des dons de comique spontané et humoristique. Mme Repée Tamary a mis du mouvement. Quant aux hommes, à part M. Henry Defreyen, qu'on est toujours si heureux d'entendre et qui demeure le plus séduisant des jeunes premiers, il vaut mieux ne pas en parler.

**Théâtre Saint-Georges : Tout va bien !** comédie en trois actes de M. Henri JEANSON.

Il ne faut pas être superstition pour choisir un pareil titre... Félicitons donc M. Henri Jeanson de son courage, tout en reconnaissant qu'un optimisme exagéré est aussi dangereux qu'un pessimisme conscient. C'est cet optimisme qui a poussé son auteur à croire qu'il y avait un sujet où il n'y en avait point. En effet on ne saurait raconter cette pièce, car l'intrigue en échappe. Tout ce que nous en retenons, c'est la mise en parallèle d'un ménage illégitime de bohémiens, personnifiés par M. Debucourt et Mme Huguette ex-Duflos, et un couple authentique de bourgeois, composé de Mme Germaine Delbo et de M. Lucien Baroux. Chez les bohémiens tout va bien, alors que tout semble aller mal. Chez les bourgeois, tout va mal alors qu'en réalité tout devrait aller bien. M. Henri Jeanson, de son pouvoir de dramaturge, fait rencontrer ces deux ménages d'une manière assez arbitraire et les bourgeois veulent apprendre des bohémiens le secret du bonheur. Ils leur demandent des leçons et se montrent des élèves dévoués jusqu'aux derniers sacrifices. Le résultat : les deux



(Phot. Manuel Frères.)  
MME HUGUETTE ex-DUFLOS ET M. DEBUCOURT,  
DANS UNE SCÈNE DE *Tout va bien*,  
DE M. HENRI JEANSON  
AU Théâtre Saint-Georges.

danse, dont il a merveilleusement attrapé le salut saccadé et méprisant. Interprètes et auteur ont été justement applaudis.

Jean BEVER.

\* *Qu'en dira-t-on ?*, comédie en trois actes de MM. Pierre-Paul FOURNIER et Henry TURPIN.

MM. Pierre-Paul Fournier et Henry Turpin, dont on se rappelle le succès récent et mérité avec *Le Condottiere*, donnent en ce moment à *L'Œil de Paris* une comédie d'un tour arrétable